

## ADAM GERTSZ

Je m'appelle Adam Gertsz et je suis photographe. "Vous travaillez avec quoi?" on me demande ça, souvent. Les yeux allumés, alors qu'ils n'y connaissent rien mais un photographe c'est excitant, ça s'entretient, on s'intéresse. "Kodak jetable", je réponds. Sans flash, j'ai pas les moyens. C'est mon chocolat à moi, mon paquet de clopes ou de bières, ces luxes minuscules et quotidiens. Qu'on attend, terriblement banals et indispensables, moi je vais au Tabac m'acheter un jetable, j'en consomme un par jour, il y a une raie enfoncée sur mon pouce là où j'appuie sur la mollette, c'est ma cicatrice préférée. Quand je la regarde j'entends le crissement du mécanisme crécelle quelquefois quand la pellicule est finie je tourne et tourne encore j'aime cet instant presque infini de mes doigts en chute libre sans y penser (la douleur au bout).

Puis je sors du tabac après être sorti de chez moi, c'est toujours le matin, assez tôt, et je pars, je m'imagine braconnier, c'est ma quête. "Quel genre de photos?" on me demande aussi, comme si c'était important, ils pourraient dire j'ai rencontré le type qui, tu sais, et ils penseraient me connaître, ou au moins les photos, sans avoir rien vu, ça les aide à classer dans leur tête, c'est rassurant.

Et moi je réponds: "Je prends les pieds des gens". Et en voyant leur expression j'imagine l'intérieur, je suis catapulté sans ménagements dans la catégorie doux-dingues ou très-avant-gardistes, c'est souvent la même corbeille, plus ou moins snob, pendant que la bouche polie formule un "Ah" discret, intonation relevée vers la fin mais qui n'appelle pas de réponse, ce sont des "Ah" en fuite avant même la fuite des gens qui s'éloignent de moi qui jubilait avant et maintenant je m'en fous.

Alors le matin je sors du tabac après être sorti de chez moi et je pars chasser les pieds mon Kodak jetable serré dans la main, mollette à cran oh c'est bien mieux que du café ou de l'alcool peut-être, cette tension à l'affût des pieds en mouvement, les passants, parfois une grâce particulière, un pas ou une pause je pense aux orteils, la plante douce qui vallonne, un peu moite sans doute, quelques poils et le cou de pied tendu, tous ces talons que je guette, chaussette chaussure je dégaine et me précipite à leur hauteur, je dérobe leur pas. Certaines sursautent et crient, peu s'insurgent, on m'évite juste un peu

comme un chien en travers, la case doux-dingue reçoit un nouvel habitant temporaire, une anecdote pour le dîner tu ne devineras jamais cette après-midi...

Parfois je ferme les yeux et j'attends alors le bruissement des semelles qui me les fera rouvrir, un feulement intime de caoutchouc ou un claquement de talon aiguille durement sensuel je pense au pied serré à l'intérieur j'y pense comme une jouissance jusqu'à entendre un pas hors des autres et je le prends, quand je déclenche le mécanisme parfois ma main glisse et tremble, tous ces pieds à ma hauteur dans la rue qui seront des trésors à l'intérieur de mes mains et de mes murs, papier glacé.

Cela peut durer à peine une heure, ou plusieurs, longtemps, mais jamais plus d'une journée pour remplir la pellicule alors je retourne au coin de ma rue où se trouve le Photostation et je la demande pour le lendemain. Il m'est arrivé d'attendre des semaines avant d'ouvrir la pochette, je pense à tous ces pieds à plat enfermés qui défilent immobiles, ces morceaux de fatigue ou d'allégresse que j'ai volés en figeant la marche des gens, mes secrets. Puis je les range dans des boîtes, des boîtes à chaussures, je ne les classe pas, quand une boîte est pleine j'en prends une autre. Il y en a sur les murs aussi, des pieds de hasard qui riment les cloisons de mon existence, ils claquent dans ma tête quand je les regarde, des pieds flous qui filent d'une image à l'autre, il y en a même des nus, abîmés, je caresse la photo et je sens la peau rugueuse, l'odeur.

Certaines personnes aussi s'étonnent: "Ah vous êtes marié", cela leur semble incongru, forcément. Ma femme est pédicure, je réponds exprès, c'est ce genre d'ironie qui replâtre un peu les manques à l'intérieur, et toute la haine. Comme d'utiliser ces expressions qui sont mes poings et mon bouclier face au regard des autres: Bête comme ses. Ma femme est pédicure je réponds, et là on me balance avec un peu plus d'inquiétude dans la case névrose-obsessionnelle-compulsive mais je m'en fous ma vraie vie est en papier glacé, je m'appelle Adam Gertsz, je suis photographe, et cul-de-jatte.